

STÈLE II

Auteur : Sylvie Germain

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

15 Fichier(s)

Citer cette page

Sylvie Germain, STÈLE II, 1981

Anne-Claire Bello (LT2D, Université de Cergy-Pontoise) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ArchivesGermain/items/show/6>

Présentation

Date1981

GenreThèse de doctorat

LangueFrançais

SourceNumérisation à partir de l'exemplaire conservée à la Bibliothèque universitaire de Nanterre

Collation21×29,7 cm

Lieu de soutenanceUniversité de Paris X-Nanterre

Information sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Anne-Claire Bello (LT2D, Université de Cergy-Pontoise) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle), EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Thèse : Sylvie Germain

Editeur de la ficheAnne-Claire Bello (LT2D, Université de Cergy-Pontoise) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)Bello, Anne-Claire (édition numérique & transcription)
Notice créée par [Anne-Claire Bello](#) Notice créée le 23/01/2023 Dernière
modification le 31/01/2023

- STELE II -

- LA FABLE DU VISAGE : - "NUITS DE L'ENCRIER" -

"Ton rêve à force de veille heurtant.

Et selon les douze
spiroes de sa
corne incisé
l'indice du mot.

Son dernier heurt.

Dans l'abrupte,
l'étroite
gorge du jour, s'élevant
à coup de gaffe, le bac:

IL PASSE

LA PLAIE LISIBLE."

- P. Celan - "Strette", "Ton rêve" -

"SANS LANGAGE RIEN NE SE MONTRE. ET SE TAIRE, C'EST ENCORE
PARLER. LE SILENCE EST IMPOSSIBLE. C'EST POURQUOI NOUS LE
DESIRONS. ECRITURE (OU DIRE) PRECEDANT TOUT PHENOMENE,
TOUTE MANIFESTATION OU TOUTE MONSTRATION: TOUT APPARAITRE."

- M. Blanchot - "E.D." p.23 -

1) - LECTURE: - EN ECRIVANT :

"La signification précède les données et les éclaire.(...) Le donné se présente d'emblée en tant que ceci ou cela, ie. en tant que signification. L'expérience est une lecture, la compréhension du sens, une exégèse, une herméneutique, et non pas une intuition.(...) Dans le ceci en tant que cela, ni le ceci, ni le cela ne se donnent d'emblée, en dehors du discours."

- Lévinas - "H.A.H." p.23 -

* Chiffrage transgressant tout calcul et défiant la logique, la rencontre du visage et l'évaluation de sa "faible-bleuité" ne relèvent donc d'aucune représentation, d'aucun discours direct, d'aucune arithmétique, - mais d'une pure "mathématique", ie. de l'écriture. D'une écriture contemporaine d'une lecture, d'une écriture ressassant inlassablement une lecture.

LECTURE/ECRITURE de l'expérience de la rencontre; écriture se traçant (/s'effaçant) dans les traces d'une lecture, et, par cette répétition incessante, portant à la dimension d'avènement l'évènement de la rencontre.

- Précédence et précéllence de l'écriture, car "dès l'origine" le Verbe précède et informe le monde; le DIRE de Dieu annonce et pre-pose chaque acte de Création: -"Dieu dit: "Que la lumière soit" et la lumière fut."(Gén.I,3) Et ce DIRE de Dieu ne cesse d'accompagner et de scander la Création

qu'à chaque fois il affirme, confirme, bénit et sanctifie, imprimant ainsi en toute chose, en toute vie créées, l'ECHO de sa Parole, la TRACE de son Dire; - et cet ECHO s'entoure alors de SILENCE afin que ce recueillement soit espace/temps de résonnance et d'écoute du DIRE inaugural (Gén.2, 1-4).

- "C'est avec le Dire de Dieu, avec la Parole, que tout a commencé." (48) Et c'est dans le Silence qui pre-longe cette Parole que tout se poursuit; - Silence murmurant d'écriture à venir.

- "Les écritures nouvelles encloses
dans les grands schistes à venir..." (49)

- Précédence et précéllence de l'écriture, car dès "l'origine" le Verbe précède et informe la CHAIR; - chair lisible/scriptible portant et témoignant signifiante.

- "Au commencement était le Verbe

et le Verbe était avec Dieu

et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement avec Dieu.

Tout fut par lui,

et sans lui rien ne fut.

Ce qui fut en lui était la vie

et la vie était la lumière des hommes."

- "Et le Verbe s'est fait chair

et il a habité parmi nous

et nous avons contemplé sa gloire." (Jn.1, 1-4 et 1,14)

Le Verbe s'ex-pulse et s'ex-prime jusqu'à s'im-pulser et s'im-primer dans la chair, il s'im-plombe et s'in-scrit dans la trame de la chair, s'in-carne. Et la chair se

fait TEXTE; - lisible/scriptible.

* Cela arrive / cela est arrivé: - la rencontre du visage; mais que s'est-il passé, qu'est-ce qui a vraiment eu lieu? Déjà l'évènement se décline au passé.

Cela arrive, DEJA cela est arrivé.

L'évènement de la rencontre s'écarte et s'absente au lieu et à l'instant même de son arriver, comme déporté, éclipsé, par son "trop d'arrivée".

- "Clair et rapide amour, indifférence,
presque absence qui court,
entre ton trop d'arrivée et ton trop de partance,
tremble un peu de séjour." (50)

Pour assurer la sauvegarde de ce "peu de séjour", l'écriture doit se situer, se poster, dans l'impossible du DEJA, se lever à partir de ce retournement et ce retrait ("se lever" en descendant et en creusant, car toute écriture est cryptique.) L'office de l'écriture est donc d'interpeller et convoquer sans fin l'évènement à venir se renouveler et se réitérer dans sa propre temporalité (temporalité imaginaire de l'écriture, temps tout de patience et de désir, temps d'écoute et de supplication.) C'est une reconduction de l'évènement dans le vierge et le vif d'un présent intenable, au fil (toujours interrompu, emmêlé) d'un passé gravide d'inadvenu. (51)

- Cela arrive, / déjà cela est arrivé,
/ cela ne cesse d'arriver
qui jamais ne fut encore.

- L'écriture doit alors fonctionner non comme remplissage, mais comme évidage et effacement: effacement systématique de toute surcharge, tout surcodage (ie. de tout ce qui tend à rendre illisible la trace du Tiers affleurant dans le visage d'autrui); l'écriture a donc peu à dire; à la limite, même, elle n'a rien à dire, n'ayant qu'à s'en tenir strictement au fidèle et perdurant ressassement d'un Dire qui la déborde et irrémissiblement la désoeuvre; rien à dire, - seulement à TRA-DUIRE l'obscur "flamme" de sa parole (qui n'est pas sienne en son fond) dans la nuit de l'autre.

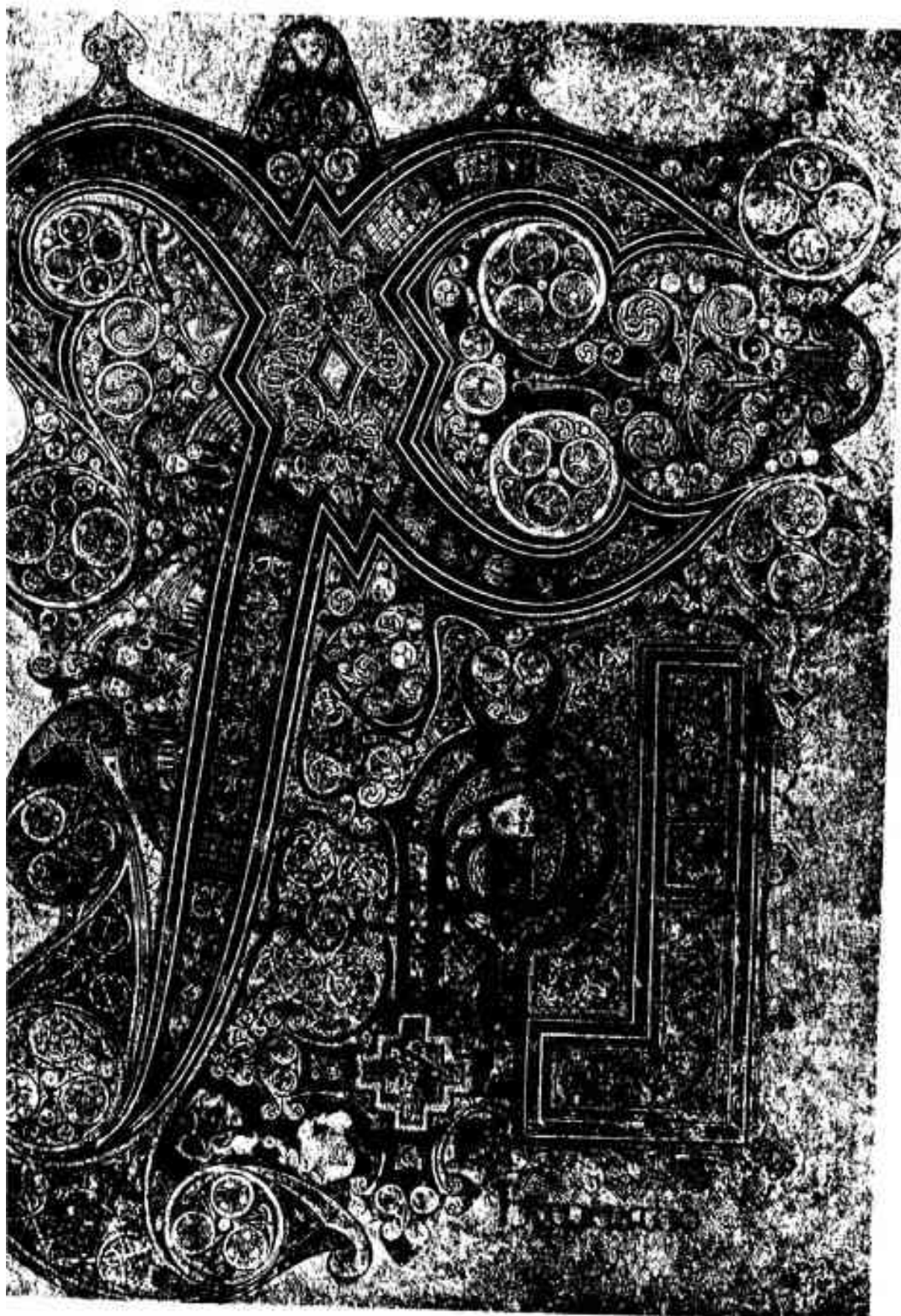
- "J'ai porté ma parole en vous comme une flamme,
Ténèbres plus ardues qu'aux flammes sont les vents.

.....

Je ne suis que parole intentée à l'absence,
L'absence détruira tout mon ressassement.
Oui, c'est bientôt périr de n'être que parole,
Et c'est tâche fatale et vain couronnement." (52)

L'écriture a pour tâche de renvoyer le visage à sa nudité foncière, de découvrir sa "lividité" (lividité de page blanche, lividité-palimpseste toujours résurgente et affleurante entre les mots; lividité qui retire toujours la parole, "coupe le souffle", refuse tout dernier mot. (53) Lividité qui bouge imperceptiblement dans le texte, l'empêche de se conclure, de se fermer et s'établir, le vouant à demeurer toujours un jeu de forces vives, de tensions et mouvances, de perspectives, d'échos, de traces et de fléchage.)

- L'écriture est passation de parole.



"Dans l'abrupte, l'étroite gorge du jour", l'écriture passe la NUIT lisible du visage; la NUIT tangible et déchirable, infrayable et désirable.

* * * * *

2) - LETTERA AMOROSA :

- "Le sujet dans le Dire s'approche du prochain en s'ex-primant, au sens littéral du terme en s'ex-pulsant hors tout lieu, n'habitant plus, ne foulant aucun sol."

- Lévinas - "A.E." p.62 -

- "JE NE VOIS PAS DE DIFFERENCE ENTRE UNE POIGNEE DE MAINS ET UN POEME."

- P. Celan -

* La passation de parole qu'opère l'écriture n'a pas seulement valeur poétique, ie. n'instaure pas uniquement un pur avoir-lieu de présence en exhaussant "hors l'oubli" "l'absent de tout" visage (54); - elle doit avoir essentiellement teneur éthique, ie. saluer, accueillir et "bailler signifiante"(55) à l'autre qui s'approche en ce don de parole. Ecrire, ce n'est donc pas seulement incanter: - "Le Sacré, soit mon dire!"(56); mais bien plus profondément encore, et plus passionnément, implorer pour son dire la SAINTETE; - l'extrême douceur et l'extrême rigueur de la Sainteté mettant "à-part" celui qu'elle investit; - ie. l'édisant Messie.

- Pour se vouer de la sorte l'écriture doit alors se dévouer et se dédier sans mesure ni retenue à celui à qui elle parle; se dédier comme une lettre s'adresse avec respect, tendresse et gratitude à son destinataire. Lettre écrivant dans l'absence, lettre écrivant l'absence, et consacrant cette absence comme beauté et force du présent; lettre écrivant dans l'espace infini de la fascination, dans la nuit blanche de l'étonnement.

Lettre "anonyme", car lettre d'ÉCRIVANT et non pas d'écrivain; il n'y a d'ailleurs jamais d'auteur dans l'écriture, celle-ci désoeuvre toujours celui qui la pâtit au fil de son mouvement(57). Le "je" dans l'écriture ne peut jamais se réfléchir, se ressaisir, s'affirmer; il est emporté, déporté, ravi par le courant monotone, polyphone, de la narration. Il se révèle délébile(58), car substituable par le "IL" souverain d'un IL FAUT qui seul préside à la passion d'écrire.

/ - IL FAUT: - falloir et faillir. Falloir comme extrême du devoir, comme exigence de responsabilité(59) et de messianité, comme convocation urgente hors de soi et soumission à l'autre. Il faut, comme "impératif" absolu, mais qui n'en appelle qu'aux tréfonds du "cœur" et de la chair, non à la volonté et à la raison. Il faut, moins comme ordre légiférant et contraignant que comme appel et supplication se préférant non pas de voix de maître, mais de voix de mendiant. - Faillir comme heurt transperçant du "IL" brisant toute résistance et tout pouvoir du moi; comme chute et descente du moi dans la nuit du

non-moi que révèle autrui en sa venue. "Il faut" le poids de la nécessité sur les épaules du moi qui tombe à genoux en signe d'allégeance, de respect et d'amour. /

* "Sainteté" de l'écrivain se mettant-à-part, à part de soi, pour faire place au IL indicible, innommable(60) qui se murmure tout doucement au fond du tu et du je, et qui toujours s'élance de l'entre-deux de leur rencontre.

Lettre sans signature donc, - seulement la simple et vive salutation exprimant son total dévouement:
- "VOTRE", "A VOUS".

- V^ôtre, - ainsi devient le moi de l'écrivain dont le nom oublié, effacé, attend investiture du Dehors, ne se déclinant plus que sur le mode du participe présent: moi servant l'autre, obéissant à l'appel de l'autre, répondant à et de l'autre. Moi écrit déjà par l'autre, par le Tout-Autre; écrivain "sous la dictée" du désir.

- À Vous, - passation de parole.

* * * * *

3) - SUPPLICATION -

- "La poésie vit
d'insomnie
perpétuelle."

- Char - "Les dentelles de
Montmirail" -

- "Tu
tu instruis
tu instruis tes mains
tu instruis tes mains tu instruis
tu instruis tes mains

- à dormir."

- Celan - "Matière de Bretagne"-

* VÔtre, A Vous: dédicace et signature de l'écriture consentant à la passivité, à l'oubli de soi, à l'œuvre de passation, par messianité; renonçant à toute fin, toute réponse, tout comblement; écriture qui décline l'infini de l'attente, et qui se fait "lente et solitaire"(61), instruisant les mains au sommeil, le cœur au manque (un manque qui est désir insatiable et non besoin(62)), la parole au silence, la pensée au Dehors (où se pense "plus qu'elle ne pense"(63)); instruisant tout l'Être de l'écrivain à la supplication, son moi à l'autre. S'instruisant au sommeil afin de "tenir insomnie".

- Ecrire, c'est alors tout retourner en question(64);
 - question: degré zéro de toute parole découvrant l'infinie ligne de fuite vers le visage; question qui répercute sans fin l'écho de son étonnement sans jamais recevoir de réponse en retour car il n'y a pas de dernier mot qui puisse la satisfaire. Et il n'y a pas de dernier mot parce qu'il n'y a pas de secret à dévoiler, pas de fond à atteindre; - il n'y a qu'un mystère infrayable, "un creux toujours futur". Le visage ne relève pas de l'enigmatique sourire du Sphinx porteur de secret, mais du sourire insolite de l'Ange pneumophore.
 - "Mais peut-être notre cœur n'est-il formé
 que par la réponse qui n'est point donnée?"(65)

- Reste alors un jeu écholalique, évanescant et florescent de REFONS s'appellant les uns les autres, s'échouant les uns dans les autres, s'illuminant les uns les

autres, s'assourdissant/s'intensifiant les uns les autres, à travers l'espace illimité de l'étonnement; - à travers l'admirable temporalité du désir et de la fascination. Ainsi les voix dans les Vêpres et l'Orphée de Monteverdi, se modulant à la limite de la douleur et de la joie, de la louange et de la supplication, de la gloire et de la passion, de la demande et de la perte, livrent l'espace à l'éblouissement de l'absence et du vide, et le temps à l'extase d'une éternité affleurante.

Parole suppliante donc, (et suppliciente et suppliciée) en ce qu'elle se profère à travers une telle distance, qu'elle se déchire et s'avive blessure, et par là résonne, s'effrange, se fragmente. Comme la Nymphé Echo, déstituée de sa propre parole et courant sans répit dans le vide, répète jusqu'à l'épuisement les fragments d'une autre voix, répercute le dire du Dehors. Une telle parole est alors à elle-même son propre éventail; - elle s'évente et s'aère au point de n'être plus que vent et air. Passage pur.

- " Eventail De la parole
 du
 poète
 il ne reste plus que le
 S
 ouffle " - (66)

* ECHO/REPETITION/TRACE/REFLET: - toute parole qui prend ainsi mesure de son "rien-à-dire" se voue alors à une forme de répétition incessante, de redondance hyperbolique



(et non tautologique), ie. qui ne revient jamais exactement au même point, mais fait "retour" dans la non-coïncidence et la différence, fait détour et avive toujours l'écart.

- "A rose is a rose is a rose is a rose is a rose is..."

Répétition effeuillante livrant au non-sens le signifié (aboli comme valeur première et référence) pour instaurer seulement, dans toute son amplitude, la gloire nue du signifiant. Comme le signe ne déploie sa signifiante que dans et par un incessant effacement de lui-même, ainsi l'écriture qui participe à ce procès de signifiante et accompagne la transhumance du signe, n'engendre son dit qu'en s'enfonçant jusqu'aux tréfonds de la "nuit de l'encrier" où réaffleure sans cesse la blancheur aveuglante de la page vierge, qu'en se retournant à chaque mot sur sa propre absence en un mouvement permanent et vigilant de spirales et d'entrelacs. Spirale décentrée dont les cercles délétibles ne coïncident jamais exactement les uns avec les autres. Car "L'acte est vierge, même répété." (67)

* ROSES/LABYRINTHES/BIBLIOTHEQUES/CIMETIERRES: - une profonde similitude allie la rose, "fleur innombrable" et exfoliante, en déshérence (n'étant "le sommeil de personne"), et l'écriture, parole plurielle et désœuvrante, en déshérence, (n'étant le dit de personne.)

- Le cimetierre est lieu d'alliance entre la rose et le mot; rose et mot s'y font stèles votives, commémorantes et incantatoires; elles font l'offrande du rien, veillant l'absence.

- Cimetierre: terre labourée, retournée, creusée; terre trouée de mort, gravée d'absence. Terre bléssée, terre tatouée; tombes-traces faisant mémoire d'immémorial.

- Tômbes-livres où les corps se désécrivent, où la chair se délue, se dilue dans la terre et l'oubli, où l'histoire se désœuvre, le temps se dissémine. Dates et noms, chiffres et lettres, gravent leurs "titres" et leurs "nombres" sur les pierres. Livres ne racontant aucune histoire, mais où toute histoire fait retour au silence, - se "précipite" dans l'éternité. Livres d'une Fable toujours-encore-inachevée, sans cesse recommencée; immense registre portant mémoire et espérance de morts toujours-encore à mourir, - à venir.

- Tombes-lettres: et les vivants viennent offrir leurs roses et leurs mots, allumer la rougeur des lampes et du désir dévasté; roses, lumières, épitaphes: bouches plurielles, fragmentales, entre vivants et morts. Bouches de métamorphoses où la chair dans la terre se fait terre à son tour, se transfond dans le végétal; les fleurs se font mémoire et la mémoire oubli; et l'oubli devenir. Les mots se font silence et le silence parole.

- "Soul, qui déjà éleva la lyre,

jusque parmi les ombres
peut pressentir et proclamer
la louange infinie.

Soul, qui avec les morts a mangé
le pavot, leur pavot,
ne perdra plus jamais cût-ce
le plus léger des sons." (68)

* Et les vivants, oeuvrant à trouver l'amble avec les morts, s'offeuillent à cette efflorescence, car un tel ressassement "use de fatigue". Une même déroute habite au coeur du langage et de la rose; tous deux sont "sans pourquoi". Et la fatigue en est la frange et le coeur à la fois.

Alors l'écriture, qui par la répétition martèle ce vide souverain comme le bâton du marcheur frappe les pierres du chemin, devient incantation, supplication.

- "Kam, kam,

Kam ein Wort, kam,

Kam durch die Nacht,

Wollt leuchten, wollt leuchten,

Asche.

Asche, Asche.

Nacht.

Nacht-und-Nacht. - Zum

Aug geh, zum feuchten." (69)

* * * * *